

## Ange de ténébre

« Il est le mystère des nuits, non qu'il soit fait d'obscurité, mais parce qu'il est lumière dans la nuit »

Pierre Mabilie, *Le merveilleux*

« Vieil océan, les hommes malgré l'excellence de leurs méthodes, ne sont pas encore parvenus à mesurer la profondeur vertigineuse de tes abîmes ... Oui, quel est le plus profond, le plus impénétrable des deux : l'océan ou le cœur humain ? »

Lautréamont

C'est la beauté violente des dessins d'Aleksandra Czuja qui nous arrête. Une beauté qui abrite la fureur contenue de puissances thanatiques. Avec *Abyss*, c'est cette vérité qui « saute au visage » comme si le dessin la dévoilait au dernier moment. Ce qui conduit son geste n'est pas seulement la recherche d'une représentation parfaite des turpitudes du monde et de l'âme humains – sa seule sensibilité l'exige – c'est la tentative d'affronter le monde dans toute sa brutalité, de se battre avec et contre. D'entrer dans ce que Dante appelle « le chemin difficile et sauvage » (*Enfer*, chant second). A. Czuja est ange aux mains habiles qui promène ses marionnettes au pays des ténèbres.

« L'entreprise tragique » (Gombrowicz) qu'est l'art prend tout son sens chez A. Czuja. Ses dessins orangeux offrent la vision d'un monde déformé par un miroir sans complaisance. Si l'artiste semble amoureuse des contrastes forts, c'est qu'elle dessine l'abîme depuis l'abîme. Un drame habite ses *vedute* qui tient à l'épreuve et à la lucidité d'un regard dans lequel la vie se trouve toute entière. Elle veut savoir de quoi il retourne et s'en délivrer par le dessin. Elle sait que le monde, à l'image de ses figures, est blessé ; mais elle veut le guérir. D'où l'impression de force et de cruauté qui se dégage de ses scènes, en même temps que s'y exprime une vulnérabilité presque sensuelle. L'opération lente qui consiste à travailler chaque dessin comme à fresque, va pourtant peu à peu, à travers la méditation qu'elle constitue, lui permettre d'illuminer la plus humble matière. Elle fait subir aux images de son passé et à celle qu'elle tire de son histoire personnelle de l'art (Philippe Guston, Bacon, Soutine, Goya, Caravage) un traitement qui exalte la théâtralité de la violence humaine et

en dénature les figures de telle façon qu'il devient impossible de savoir si c'est l'artiste qui brûle solennellement le monde en dessin ou si c'est le monde qui lui impose de le rendre méconnaissable. La fureur mimétique est chez elle pleinement assumée. Elle est si totale qu'elle en devient renversante. Genet dirait que « l'exaltation de tout ce qui est figuré » conduit, porté à son paroxysme, à « le rendre non identifiable » (Rembrandt). On est perdus, absorbés, enfoncés dans le limon de ces images mnémoniques dans lesquelles la joie paraît sombre pendant que la mélancolie se fait libératrice, éclairée et lumineuse.

Mylène Duc

Juillet 2018

Docteur en Esthétique

Chargée de cours, Montpellier III